

***Texte 2 : Hélène Dorion ; Mes Forêts ;
« Mes forêts sont de longues trainées de temps » ; 2021***

- **Éléments d'introduction :**

- Poétesse québécoise, Hélène Dorion publie *Mes forêts* en 2021, œuvre écrite notamment pendant la période de confinement qu'elle a passée dans sa maison en Estrie, au cœur d'une forêt.
- Ce recueil poétique comporte quatre parties ponctuées par cinq poèmes intitulés « Mes forêts » situés en ouverture, en clôture et entre chaque partie comme un refrain.
- Il s'agit ici du poème inaugural qui ouvre le recueil et sert en quelque sorte de programme pour l'ensemble du recueil.
- Hélène Dorion s'inscrit dans la tradition romantique du paysage état d'âme à travers lequel l'observation de la nature et de sa puissance conduit le poète à réfléchir sur le temps qui passe et sur la fragilité de la condition humaine. La nature et l'intime y sont étroitement liés.
- **Mouvements :**
Premier mouvement : v. 1 à 10, la forêt est immédiatement associée à l'intime, le poème se fait paysage état d'âme : les forêts intérieures.
Deuxième mouvement : v. 11 à 15, l'évocation de la forêt associe le lyrisme au temps qui passe : les forêts métaphore du temps qui passe.
Troisième mouvement : v. 16 à 21, le lien entre la nature et l'intime est renouvelé, renforcé par le pouvoir de la poésie : la poésie promesse d'espoir.
- **Problématiques possibles :**
Comment la poétesse renouvelle-t-elle le paysage état d'âme en faisant de la création poétique le lien explicite entre la nature et l'intime ?
Comment l'évocation des « forêts » traduisent-elle les « forêts » intérieures, intimes de la poétesse ?
En quoi ce poème inaugural est-il programmatique de l'ensemble du recueil *Mes Forêts* ?
Comment ce poème inaugural nous fait-il découvrir l'univers intime et l'écriture d'Hélène Dorion ?

- **Éléments de conclusion :**

- le poème liminaire est programmatique, annonciateur du projet d'écriture d'Hélène Dorion.
- Ce poème indique le cheminement poétique à suivre, le chemin dans l'intimité des forêts, seule promesse d'espoir.
- Il évoque l'appel du monde par la métaphore du feu "de brindilles/et de mots".
- Ce poème fait des « forêt » un miroir du « je » poétique.
- **Ouvertures possibles :**
- « Soleils couchants » de Victor Hugo, « Souvenirs » de Musset, « Le Lac » et « l'Automne » de Lamartine pour le lien entre observation, description de la nature et reflet de l'état d'âme du poète, paysage état d'âme.
- Le poème final du recueil « *Mes forêts sont de longues tiges d'histoire* » qui fait écho à ce poème initial avec les mêmes motifs des « aiguilles », des souvenirs, du voyage immobile et qui fait de l'observation de la nature et de la poésie un voyage intérieur, une introspection.

Premier mouvement - La forêt, paysage état d'âme - Vers 1 à 10

Dès le premier vers est mise en avant la fusion entre la nature et l'intime.	Vers 1 : « mes forêts ».	Déterminant possessif + Pluriel.
Ce lien, H. Dorion cherche ensuite à le définir.	Vers 1 : « sont ».	Présent de l'indicatif. Présent de vérité générale.
Pour y parvenir, elle passe par l'association classique du paysage et du temps qui passe.	Vers 1 : « de longues trainées de temps ».	Définition : « traces longues et étroites » // redondance avec l'adjectif. Association d'un terme concret et d'un terme abstrait.
Certes l'association est classique, mais elle est renouvelée par le jeu sur les mots.	Vers 2 : « elles sont des aiguilles »	Polysémie du GN, terme de botanique et d'horlogerie : « aiguilles » des arbres ou de la montre.
Nature et intime apparaissent occupant la même fonction. Idée d'universalité, de cosmogonie.	Vers 2 « qui percent », vers 3, « déchirent ». + Vers 2 « la terre », vers 3, « le ciel ».	Proposition subordonnée relative + Champ lexical de la force brute. + Antithèse + Positionnement des deux termes à la rime.
Mais également idée de chute, verticalité ascendante et descendante.	Vers 2 « aiguilles qui percent », vers 4 « étoiles qui tombent ». + Vers 5, « comme une histoire d'orage ».	Parallélisme. + Comparaison avec polysémie du terme « orage ».
Le topos du temps qui passe est également revisité, associé non au désespoir mais à la douceur.	Vers 7, « un rayon vif de souvenirs » + vers 8, « l'humus de chaque vie ».	Métaphores : le passé est associé à la lumière et l'ardeur, mais aussi à la fécondité.
Nature et intime deviennent indissociables, l'un dépendant de l'autre. La nature contient l'intime.	Vers 6 : « elles glissent dans l'heure bleue ».	Rôle du complément circonstanciel de lieu qui devient le réceptacle des souvenirs.
Elle n'est pas seulement un contenant, elle permet aussi le déploiement de l'intime.	Vers 9 et 10 : « légère une aile », « qui va au cœur ».	Champ lexical du mouvement. Blanc typographique. Enjambement de la proposition subordonnée relative.

Deuxième mouvement - Un lien lyrique au temps qui passe - Vers 11 à 15

Continuité de forme avec le premier mouvement.	Vers 11, « mes forêts » + « sont ».	Anaphore, effet d'insistance sur le lien nature / intime.
Continuité de fond également avec le premier mouvement.	Vers 11, « des greniers ».	Métaphore.
Thématique du temps qui passe renouvelé par la douceur et le lyrisme.	Vers 11, « des greniers peuplés de fantômes ».	Champ lexical de la mémoire, et du souvenir. // « hymne confus des mots que nous aimons ».
La nature devient un repère structurant et solide pour la poétesse.	Vers 12 : « les mats de voyages immobiles ».	« mat » : longue pièce de bois dressée sur le pont d'un voilier et qui soutient la voilure » + Oxymore.
Un lieu rassurant.	Vers 13 : « un jardin de vent ».	Métaphore, idée de domestication de la nature.
Rassurant et fécond.	Vers 13 : « où se cognent les fruits ».	Polysémie du terme « fruits ».
Le temps lui-même perd son caractère effrayant.	Vers 13 et 14 « fruits d'une saison déjà passée.	Enjambement, ne reste que le positif.
Association du temps écoulé et du temps à venir.	Vers 14, « passée », vers 15, « demain ».	Antithèse + Mise en valeur des termes à la rime.

Idée de renouvellement.	Vers 14, « saison » + Vers 15, « retourne ».	Temps à nouveau associé à la nature, idée de cycle + Préfixe exprimant la réitération.
Troisième mouvement - Lien renouvelé par la poésie - Vers 16 à 21		
La nature devient le lieu de la réparation.	Vers 16 : « mes forêts sont mes espoirs debout ».	Métaphore + Adverbe qui s'applique aussi bien au premier GN qu'au 2 ^{ème} .
Lieu de lumière et de force.	Vers 17 : « un feu de brindilles ».	Métaphore.
La nature est désormais dotée d'un pouvoir créateur. Mes forêts : titre du recueil, nouvelle polysémie du GN.	Vers 18 « et de mots ».	Enjambement et donc mise en valeur. Association d'un mot concret et d'un mot abstrait.
Ce pouvoir créateur est associé à une certaine fragilité, il n'est pas donné.	Vers 17, « brindilles » + « ombres », vers 18 et « pluie », vers 19.	Suffixe diminutif + Champ lexical de la nuit et de l'orage.
Il pourrait disparaître dans un processus d'anéantissement.	« les ombres font craquer », vers 18.	Personnification. + Polysémie du verbe « craquer » : « produire un bruit sec » mais aussi « briser, déchirer ».
Il passe par l'alliance des contraires.	« reflet figé de la pluie », vers 19, « feu » et « ombres », vers 17 et 18, « feu » et « forêts », vers 16 et 17.	Antithèse entre l'idée de mouvement et d'immobilité, de lumière et d'obscurité, de chaud et de froid, d'immensité et de petitesse.
Un poème programme qui conserve une part de mystère.	« Mes forêts », vers 20.	Tentative de définition repoussée, un GN très court en guise de vers. Forêt : naturelle et réelle, intime et personnelle, poésie ?
Mystère sur le fond.	Vers 21 : « sont des nuits très hautes ».	Polysémie de l'adjectif « hautes » : rempart protecteur, contre qui, quoi ? Refuge inaccessible en raison de sa verticalité ? Polysémie du mot « nuit » : ce qui est effrayant ? ce qui permet de se cacher ?
Mystère sur la forme.	Des strophes de plus en plus courtes, à envisager comme un discret calligramme.	Des racines au tronc puis aux branches et aux feuillages, en partant de la fin du poème et en remontant progressivement.

1) Premier mouvement - V. 1 à 10 - La forêt, paysage état d'âme

Les forêts d'H. Dorion évoquent d'emblée un paysage état d'âme, nous allons le voir dans ce premier mouvement, vers 1 à 10.

Un paysage état d'âme classique...

Dès le premier vers en effet est soulignée la fusion entre la nature et l'intime. Le vers 1 commence par le GN « mes forêts » : il associe, comme dans le titre du recueil, le déterminant possessif « mes » et l'accord au pluriel. La forêt réelle est aussitôt mise en lien avec l'intimité de la poétesse, avec son intériorité, obligeant le lecteur à intégrer la polysémie du terme.

La suite du vers 1 nous confirme cette polysémie, en annonçant une tentative de définition par le biais du verbe « être », conjugué au présent de vérité générale. Il s'agit de trouver l'essence même des forêts évoquées.

Cette essence se manifeste dans le lien qui unit la nature et le temps qui passe, par la métaphore du vers 1 : « mes forêts sont de longues trainées de temps ». L'association des termes concrets, « forêts », « trainées » et du terme abstrait « temps » les place dans un rapport d'égalité. Le vers lui-même mime cette fuite du temps par un GN étendu, et le choix de l'adjectif antéposé « longues », vient renforcer la définition du terme « trainées », « traces longues et étroites ».

Et pourtant déjà revisité...

Dès le vers 2 Hélène Dorion renouvelle le topos du paysage état d'âme en mettant sur le même plan nature, intime et temps qui passe, en jouant à nouveau sur la polysémie des mots. Dans la nouvelle définition des forêts qu'elle propose, « elles sont des aiguilles », les aiguilles peuvent renvoyer aussi bien à la botanique, les aiguilles des arbres, à la géographie, la forme effilée des montagnes ou à l'horlogerie, les aiguilles d'une pendule ou d'une montre.

Dès lors les trois notions du topos se superposent. Elles sont puissances et forces vives, comme le soulignent les propositions subordonnées relatives, « qui percent », vers 2 et « déchirent », vers 3. L'antithèse des termes « terre », vers 2, et « ciel », vers 3, soulignée par le positionnement à la rime, suggère également l'idée d'une cosmogonie. Un monde se crée sous nos yeux, dans lequel les notions de nature et d'intime se fondent et se mêlent.

Dans cet univers les éléments sont en mouvement, et suivent parfois une certaine verticalité. Le parallélisme des vers 2 et 4, « aiguillent qui percent », « étoiles qui tombent » suggère aussi bien l'idée d'ascension que de chute, que le lecteur retrouve dans la strophe 2. La comparaison du vers 5, « comme une histoire d'orage » renforce l'idée d'agitation et reprend également celle de cosmogonie avec la présence du terme « histoire ». Un parallèle pourrait déjà être établi avec les trois poèmes expliquant l'origine et l'évolution de l'univers de la dernière section, intitulée « le bruissement du temps ».

Par une certaine douceur

Le topos du temps qui passe n'est pas seulement revisité dans sa forme, il l'est également sur le fond. Le vers 7 évoque « un rayon vif de souvenirs », le 8 « l'humus de chaque vie ». La poétesse associe à nouveau des éléments abstraits, liés au temps dans les compléments du nom, à des éléments concrets issus de la nature. Se dessine un passé associé à la lumière, l'ardeur et la fécondité : l'humus est une terre fertile provenant de la décomposition de débris végétaux et / ou animaux. La mort contribue à la vie.

La nature contient l'intime, elle en est le support apaisant. Les vers 6 et 7 sont à cet égard significatifs : « elles glissent dans l'heure bleue un rayon vif de souvenirs ». Le complément circonstanciel de lieu est placé avant le COD, il devient comme le réceptacle des événements passés. L'heure bleue désigne en outre la période de la journée où le ciel est d'un bleu intense, juste avant l'aube ou après le crépuscule. L'atmosphère ainsi créée est très paisible.

Nature, intime et temps qui passe apparaissent donc bien comme indissociables. On retrouve le champ lexical du mouvement vers 9 et 10 : « légère une aile », « qui va au cœur ». Le blanc typographique donne le sentiment d'une pause avant l'envol, élan renforcé par l'enjambement qui conduit à la proposition subordonnée relative et semble mimer le vol d'un papillon ou d'un oiseau. Support de l'intime, la nature le contient également et permet son déploiement.

2) Deuxième mouvement - V. 11 à 15 - Un lien lyrique au temps qui passe

Nous avons vu dans le premier mouvement que la forêt est présentée comme un paysage état d'âme, associant nature, intime et temps qui passe. La nature n'est plus seulement un simple support cependant, les notions fusionnent et se confondent. La forêt apparaît désormais comme le lieu de la douceur, et est traitée par la poétesse avec lyrisme, mouvement 2, vers 11 à 15.

La forêt, comme un écho

Le début de la 2^{ème} strophe souligne la continuité avec la première : il est constitué d'une anaphore, « mes forêts sont », vers 11. Le lien entre la nature et l'intime est renforcé. Le présent de vérité générale et le déterminant possessif au pluriel sont conservés.

La métaphore qui suit, vers 11, est également à mettre en parallèle avec le vers 1, par sa forme, un long GN contenant un groupe nominal, mais également par son fond, avec le thème du temps qui passe : « des greniers peuplés de fantômes ».

Le champ lexical est cette fois celui de la mémoire. Le grenier évoqué est à la fois un lieu, les combles, et un symbole, celui des affaires du passé que l'on dépose là pour en garder une trace, en écho à « une longue trainée de temps ».

Une forêt qui structure et apaise

Associées au souvenir, les forêts d'H. Dorion deviennent un repère structurant et solide sur lequel elle peut s'appuyer. Les arbres deviennent « mat », vers 12, par le biais d'une métaphore : or le mat est une longue pièce de bois dressée sur le pont d'un voilier et qui soutient la voile.

Le voyage est possible, mais il est intérieur, et s'inscrit dans le cadre rassurant d'une nature protectrice, comme en témoigne l'oxymore de ce même vers 12 : « de voyages immobiles ».

Les forêts sont même présentées comme domestiquées, à travers une nouvelle métaphore, vers 13 : « un jardin de vent ».

Un rapport au temps serein

Le rapport au temps lui-même apparaît comme serein. Associé au « jardin », il réapparaît sous la forme d'une métaphore renvoyant à la fécondité, « les fruits », v. 13. Le GN fait écho à « l'humus » du v. 8, et est mis en valeur par son positionnement en fin de vers.

Inversement l'évocation de la fuite du temps est atténuée. Le rejet des vers 13 à 14 positionne la « saison déjà passée » de façon plus discrète, d'autant que l'adjectif passé, placé à la rime, est immédiatement compensé par un adverbe antithétique, « demain ».

L'idée est celle d'un renouvellement, exprimé vers 15 par le préfixe du verbe « retourne ». Topos du paysage état d'âme, le cycle des saisons ne sert pas à opposer l'immortalité supposée de la nature à la fragilité de la condition humaine. L'un accompagne l'autre au contraire.

3) Troisième mouvement - V. 16 à 21 - Lien renouvelé par la poésie

Dans les deux premières strophes, H. Dorion renouvelle implicitement, par son écriture poétique, le lien entre la nature et l'intime. Dans le dernier mouvement, le pouvoir créateur de la poésie est désormais présenté explicitement.

Une nature réparatrice par le pouvoir des mots

Associées au temps, mouvements 1 et 2, les forêts deviennent finalement lieu de la réparation, vers 16 : « mes forêts sont mes espoirs debout ». Le déterminant possessif de l'attribut du sujet fait écho au GN « mes forêts », utilisé pour la troisième fois en anaphore. En écho également, l'adverbe « debout » peut s'appliquer aussi bien au premier qu'au deuxième GN.

La forêt devient alors force vitale et lumineuse, comme le montre la métaphore du vers 17, « feu de brindilles ». Le GN est mis en valeur par son positionnement en un vers unique et très court, 5 syllabes seulement.

L'enjambement du vers 18 crée un effet de surprise en associant cette vitalité à la puissance du langage, « un feu de brindilles et de mots » : la conjonction de coordination renforce le lien ainsi créé. Il conduit à une nouvelle relecture du GN « mes forêts » : lieu réel et naturel, lieu symbolique et intérieur, mais aussi titre même du recueil, ouvrage poétique, par glissements progressifs.

Un pouvoir qui reste fragile

Ce pouvoir créateur de la poésie n'est pas donné cependant. Au contraire, il est aussitôt associé à un suffixe diminutif, « brindilles », vers 17, et au champ lexical de la nuit et de l'orage, « ombres », v. 18 et « pluie », v. 19. Il est dévoilé dans sa fragilité. Il pourrait du reste être facilement anéanti, en témoigne le vers 18, « les ombres font craquer ». L'obscurité, personnifiée, pourrait tout détruire.

Elle peut aussi tout préserver. Le verbe « craquer » est en effet polysémique, signifiant aussi bien « produire un bruit sec » que « briser, déchirer ». Il peut donc être création et / ou destruction.

Pour être efficace, le processus de création procède à l'alliance des contraires. Les antithèses de la strophe 3 sont nombreuses. Elles mettent en lien le mouvement et l'immobilité, « reflet figé de la pluie », v. 19 ; la lumière et l'obscurité, « feu », v. 17 et « ombres », v. 18 ; chaleur et froideur, « feu » v. 17 et « pluie » v. 19 ; ou encore immensité et petitesse : « forêts », v. 16 et « brindilles », v. 17.

Et mystérieux

Si ce poème liminaire contient les principaux thèmes du recueil, les deux derniers vers se gardent bien d'imposer une grille de lecture. Une part d'inconnu subsiste. Le vers 20 n'est composé que du GN de 3 syllabes « mes forêts », la tentative de définition proposée dans les strophes précédentes est repoussée au vers suivant.

Le mystère est même conservé jusqu'au dernier vers, « sont des nuits très hautes ». L'adjectif « hautes » est polysémique et symbolique. Il peut renvoyer tout aussi bien à l'idée d'un rempart qui protège, d'un refuge qui permet de se cacher, d'une verticalité dangereuse qui dissimule l'effroyable. Le nom « nuit » peut être expliqué de la même manière.

Au lecteur donc de deviner ce qui se cache derrière ces forêts et de décrypter les messages qui s'y cachent. Le premier d'entre eux est peut-être un calligramme discret, celui du poème, suggérant la forme d'un arbre. Les quatre strophes sont de plus en plus courtes en effet. En partant du bas du poème et en remontant le lecteur peut imaginer des racines, un tronc, des branches, un ramage.